

Diastratismes et réallocation des variantes : français d'Amérique et de Nouvelle-Calédonie

André Thibault

► **To cite this version:**

André Thibault. Diastratismes et réallocation des variantes : français d'Amérique et de Nouvelle-Calédonie. *Langages*, Armand Colin (Larousse jusqu'en 2003), 2016, 203 (3), pp.71. 10.3917/lang.203.0071 . hal-02531925

HAL Id: hal-02531925

<https://hal.sorbonne-universite.fr/hal-02531925>

Submitted on 12 Apr 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Diastratismes et réallocation des variantes : français d'Amérique¹ et de Nouvelle-Calédonie

Vulgarisms and variants' reallocations : North-American vs. New Caledonian French

André Thibault

Université de Paris-Sorbonne

Résumé

Cet article propose un relevé systématique, comparatif et analytique des correspondances entre les régionalismes présents en Nouvelle-Calédonie d'une part, et ceux qui caractérisent les français d'Amérique (laurentien, acadien et louisianais) ainsi que le continuum créole / français antillais d'autre part. Il identifie un certain nombre d'archaïsmes mais aussi d'innovations communes, et se penche en particulier sur les diastratismes ayant connu des processus de réallocation dans les variétés d'outre-mer. En conclusion, le français de Nouvelle-Calédonie apparaît comme la « dernière frontière » d'un ex-empire colonial peuplé d'expatriés qui se sont construit une norme à eux, bien loin du carcan normatif de la métropole.

Mots-clés : français expatriés ; diatopismes ; archaïsmes ; néologismes ; diastratismes ; réallocations

Abstract

This paper proposes a systematic, comparative and analytical survey of the correspondences between regionalisms in New Caledonia on the one hand, and in North-America (Laurentian, Acadian and Cajun French) and the Antilles (French and Creole) on the other. It identifies a number of archaisms but also a set of common innovations, and specifically deals with vulgarisms that have undergone reallocation processes in overseas varieties. In conclusion, New Caledonia French appears to be the "last frontier" of a former colonial empire populated by expatriates who have built a norm of their own, far from the normative weight of the metropolis.

Keywords: overseas French varieties ; regionalisms ; archaisms ; neologisms ; diastratismes ; reallocation processes

1. INTRODUCTION

Nous avons proposé dans Thibault (2008) le concept de « diastratisme » pour nous référer à des éléments (en l'occurrence lexicaux) dont l'usage au sein du diasystème de la langue est limité aux classes sociales les plus défavorisées et les moins instruites. Le concept est parallèle à celui de « diatopisme », qui se réfère quant à lui à des unités dont l'usage est limité à des locuteurs appartenant à un sous-ensemble géographique (continu ou discontinu) du territoire maximal couvert par une langue donnée – qu'une certaine tradition appelle « régionalismes ». En tout état de cause, il ne faut jamais oublier que les axes diastratiques et diatopiques se croisent en permanence dans la réalité des pratiques.

Or, il s'avère que la catégorie des diastratismes jouit d'un fort potentiel heuristique lorsqu'il s'agit de rendre compte des différences mais aussi des convergences observées entre différentes variétés de français oral en francophonie (ainsi que de leurs projections historiques dans les créoles français). L'un des principaux phénomènes relevés est la « réallocation » (Siegel 1985) des variantes diastratiques, qui évoluent souvent d'un statut stigmatisé en métropole à un statut « neutre » dans les variétés d'outre-mer ayant connu des phénomènes de koinésation à l'époque coloniale (comme Schaffer 2013 l'a fait ressortir pour de nombreuses unités lexicales du français de Louisiane).

Le français de Nouvelle-Calédonie, pour lequel nous disposons fort heureusement d'excellents inventaires récents (cf. Pauleau 2007 et Rézeau 2008), semble présenter la caractéristique de comporter parmi ses particularités lexicales de nombreux diastratismes, dont certains jouissent d'une extension relativement importante en francophonie. Nous émettons l'hypothèse que le relevé des unités lexicales différentielles communes aux français d'Amérique et des Antilles d'une part, et à celui de Nouvelle-Calédonie d'autre part, fera ressortir : a) non seulement un stock d'archaïsmes (ce qui est banal et attendu en matière de lexicologie différentielle francophone) ; b) mais aussi un bon contingent de diastratismes. Leur prise en compte devrait permettre de projeter une lumière nouvelle sur l'histoire du français oral véhiculaire, le français dans son usage réel, en particulier lorsqu'employé dans un contexte colonial et ultra-marin qui favorise les phénomènes de koinésation et de réallocation diasystémique des variantes. Toutefois, la distance temporelle qui sépare la colonisation française en Amérique de celle – beaucoup plus tardive – qui fut menée dans le Pacifique, laisse

¹ Entendu ici au sens très large de « Amérique du Nord, Haïti et Petites Antilles ». À l'échelle de la francophonie, il est licite de regrouper ces aires en raison de leur histoire coloniale partagée. Dans un usage plus restreint, « français d'Amérique » renvoie seulement au continent nord-américain (laurentien, acadien, louisianais) et peut s'opposer à « français des (petites et grandes) Antilles » ou « français antillais ».

imaginer également d'importantes différences entre les deux terrains, atténuées par le fait que ceux qui ont peuplé l'archipel des antipodes ne venaient pas nécessairement de métropole, mais bien souvent d'autres colonies d'outre-mer. Il s'agit donc aussi de mettre en relief différentes strates chronologiques dans l'évolution du français populaire véhiculaire exporté outre-mer.

Concrètement, ce travail consiste en un relevé systématique, comparatif et analytique des correspondances entre les diatopismes et diastratismes présents dans Pauleau 2007 et Rézeau 2008 d'une part, et ceux qui caractérisent les français d'Amérique que sont le laurentien, l'acadien et le louisianais (à l'aide, entre autres, de l'ILQ) ainsi que le continuum créole / français antillais (v. entre autres la BDLP-Antilles) d'autre part.

2. ARCHAÏSMES PARTAGÉS

Comme nous venons de le mentionner ci-dessus, on ne s'étonnera pas de relever quelques archaïsmes communs à ces territoires d'outre-mer ; cela dit, c'est surtout avec les Antilles que la Nouvelle-Calédonie partage quelques traits, plus qu'avec le laurentien ou l'acadien. Plutôt que des archaïsmes directement hérités de métropole, il doit en fait s'agir de mots implantés en Nouvelle-Calédonie par des vagues successives d'expatriés originaires de l'ex-empire colonial français.

- *colère* adj. « en colère » (Pauleau 2007, Rézeau 2008). – Maintien d'un mot « vieilli ou région. » (NPR 2007) encore attesté çà et là en France ; dans les Antilles, sa présence est probablement encouragée par l'usage du type créole *kòlè* dans des structures attributives (sans verbe copule) ; v. Thibault 2008b : 252.
- *connaître* v. tr. « savoir » (Pauleau 2007, Rézeau 2008). – Usage inconnu au Canada mais général en Louisiane (Valdman 1998, 2010) et dans la Caraïbe (Telchid 1997), ainsi que dans les créoles de l'Océan Indien ; v. Chaudenson 1974, 732, qui cite Huguet pour des emplois du français du XVI^e siècle. Un tel archaïsme n'est évidemment pas venu directement de métropole ; la N.-C. l'a reçu des autres français expatriés.
- *marmaille* n. f. « enfant » (Rézeau 2008). – Comme l'explique très bien Rézeau (2008 : 520), « [d]e nos jours, le mot n'est utilisé en fr. de référence qu'au singulier, comme nom collectif ; mais plusieurs régions francophones ont conservé l'emploi comptable ancien ». Il se trouve que ces régions sont toutes des territoires insulaires d'outre-mer (Petites Antilles, la Réunion, Madagascar et N.-C.).
- *pistache* n. f. « cacahuète » (Pauleau 2007, Rézeau 2008). – « L'arachide (et son fruit) a été longtemps appelée *pistache de terre* ; cet archaïsme s'est maintenu sous la forme simple *pistache* dans les diverses aires francophones où pousse une telle plante » (Rézeau 2008 : 535). En fait, de nombreuses aires d'outre-mer ont plutôt opté pour *arachide* (voir ci-dessous). L'usage de *pistache* dans ce sens est toutefois largement attesté dans les Antilles (Telchid 1997 ; nombreuses attestations dans la littérature antillaise), mais aussi à la Réunion (Beniamino 1996), à Maurice (Nallatamy 1995) et en Afrique noire (v. Thibault 2015b, 150 pour un bilan bibliographique général).
- *tazar* n. m. « poisson carnassier de forme allongée, comestible » (Pauleau 2007, Rézeau 2008). – Mot d'origine inconnue (v. FEW 21, 255a), attesté dans la lexicographie française des XVIII^e et XIX^e siècles (sous différentes formes : *tassart*, *tassard*, *tazard*, *tazar*, *thazard*, *téazard*), qui semble ne survivre aujourd'hui que dans des sources antillaises (v. entre autres Tourneux / Barbotin 1990 : 390 ; Confiant 2007 : 1287 ; Valdman 2007 : 697) et de N.-C. Le français des encyclopédies a opté pour *maquereau roi* ou *roi des maquereaux*.

3. INNOVATIONS PARTAGÉES

Les français expatriés ont donné naissance à d'innombrables néologismes, dus à des emprunts ou au dynamisme interne de la langue. Les milieux expatriés constituent un microcosme qui, au-delà de la distance et à la faveur des migrations, diffusent de nombreux types lexicaux ; il s'agit souvent de néologismes destinés à désigner des *realia* inconnus en métropole. Sur la diffusion en Afrique de diatopismes originaires des Antilles, v. Thibault 2015b.

- *arachide* n. f. « cacahuète » (Pauleau 2007). – Le français de référence ne présente ce mot que comme désignation de la plante, et non de ses fruits. Ces derniers sont appelés *pistache* (voir ci-dessus), *cacahuète* (emprunt à l'espagnol) ou *arachide* (par métonymie). Si le français de métropole a retenu *cacahuète* (attesté seulement depuis 1801, v. TLF), les français expatriés hésitent entre *pistache* et *arachide*, lequel domine largement au Canada (aux côtés de l'anglicisme *peanut*) et en Afrique subsaharienne (v. BDLP). Le fait que ces deux types lexicaux soient présents et se concurrencent en N.-C. montre bien l'importance des apports démographiques en provenance de l'ex-empire colonial : en effet, si le français de métropole des XIX^e-XX^e siècles était le seul à s'y être implanté, on n'aurait guère de chance d'y retrouver ces deux mots. On peut considérer qu'on a affaire ici à une concurrence entre deux 'normes' (sociales) dont, ironiquement, aucune ne correspond à celle qui s'est imposée en métropole.
- *corossol* n. m. « arbre aux gros fruits comestibles ; fruit de cet arbre » (Pauleau 2007). – Mot apparu dans les Antilles au XVII^e siècle, exporté par la suite – avec le référent qu'il désigne – dans l'Océan Indien, en Afrique noire et jusqu'en N.-C. (v. Thibault 2008b : 253-254). Le fruit étant tropical, il est inconnu au Canada, tout comme en France métropolitaine. Le mot le désignant a donc vécu une vie indépendante dans les français expatriés, restant confiné en métropole au statut de technicisme de la langue des botanistes (restriction diaphasique).
- *margouillat* n. m. « petit lézard » (Pauleau 2007, Rézeau 2008). – Mot d'abord attesté dans les Antilles, passé à la Réunion et à plusieurs pays d'Afrique subsaharienne (v. Thibault 2015b : 145-146). Encore une fois, il s'agit d'un

réfèrent propre aux régions tropicales, pour lequel le français expatrié a adopté/adapté un mot et l'a conservé tout au long de ses pérégrinations à travers le globe.

- *métropolitain, -aine* n., adj. « (personne) qui habite la métropole ou qui en est originaire » (Rézeau 2008), *métro* (Pauleau 2007). – Mot typique des territoires restés politiquement français (v. Beniamino 1996 et Telchid 1997), d'une fréquence très élevée dans l'usage, oral et écrit.
- *pomme-liane* n. f. « fleur de la passion » (Pauleau 2007, Rézeau 2008). – D'abord attesté en référence aux Antilles (1817, v. Rézeau 2008), le mot et la chose se sont exportées aux antipodes (Telchid 1997 ; Confiant 2007 : 1108 ; Thibault 2008b : 295). L'équivalent du français de référence, *fruit de la passion*, a mis du temps à s'imposer (le réfèrent lui-même étant d'apparition relativement récente dans les supermarchés des pays du nord) ; il n'a pas réussi à déloger cette appellation déjà ancienne dans ces territoires insulaires d'outre-mer.

4. DIASTRATISMES

Nous classons ci-dessous les diastratismes atlantiques inconnus en N.-C. (4.1.), ceux qui sont communs aux deux aires (4.2.) et ceux qui sont plutôt inconnus (ou d'apparition très récente) dans les français d'Amérique (4.3.).

4.1. Diastratismes lexicaux de la première époque coloniale (XVII^e s.) absents des inventaires calédoniens

Il convient d'abord d'attirer l'attention sur le fait que de nombreux diastratismes diffusés par le français colonial du XVII^e siècle et s'étant implantés autant dans les français d'Amérique (laurentien, acadien, louisianais) que dans le continuum créole-français des Caraïbes (Haïti et Petites Antilles) n'ont pas réussi à s'imposer en N.-C. Cela est fort probablement dû à l'écart temporel considérable² qui sépare les deux entreprises coloniales : le processus de standardisation et d'épuration qui a caractérisé l'histoire du français normé aux XIX^e et XX^e siècles a eu raison de certains types lexicaux, qui devaient pourtant être très fréquents dans le français vernaculaire des colons des XVII^e-XVIII^e siècles. Tous les types lexicaux listés ci-dessous, traités dans Thibault 2008a et 2009, sont absents de Pauleau 2007 et Rézeau 2008.

- *ast'heure* adv. « maintenant » ; *chigner* v. intr. « pleurnicher » ; *dévierger* v. tr. « déflorer » ; *grafigner* v. tr. « égratigner » ; *manger* n. m. « nourriture » ; *menterie* n. f. « mensonge » ; *mitan* n. m. « milieu » ; *trâlée/trôle* n. f. « ribambelle ».

Parmi ceux-ci, on notera que quelques-uns sont attestés à la Réunion (*à cette heure, graffiner, manger, menterie* ; tous Beniamino 1996). Ce territoire est à mi-chemin entre l'Amérique et l'Océanie ; chronologiquement, sa colonisation s'inscrit aussi entre les deux.

4.2. Diastratismes attestés en Nouvelle-Calédonie et en Amérique

Parmi les diastratismes communs aux deux aires, nous avons distingué les phénomènes lexicaux (4.2.1.) des phénomènes phonétiques (4.2.2.).

4.2.1. Diastratismes lexicaux attestés en Nouvelle-Calédonie et en Amérique

- *autres (nous -, vous -, eux -)* pron. pers. sujet (Pauleau 2007, Rézeau 2008). – La forme renforcée (avec *autres*) des pronoms personnels pluriels s'est massivement implantée dans les français d'Amérique (v. Blondeau 2011 pour le Québec et Schaffer 2013 s.v. *autres* pour la Louisiane) ; elle survit sous la forme *zot* dans tous les créoles atlantiques (Thibault 2008a : 141) ainsi qu'en créole réunionnais (Chaudenson 1974 : 334). S'il connaît des restrictions fonctionnelles en métropole (v. Grevisse / Goosse 1988, § 712 b 1^o), cet emploi s'est épanoui outre-mer ; en N.-C., il a même donné lieu à une substantivation (*les nous-autres, les vous-autres*), signe de son enracinement.
- *barre du cou* loc. nom. f. « nuque » (Rézeau 2008). – Type lexical d'aréologie très étendue en métropole (bien que jamais admis dans les dictionnaires), d'où il a essaimé outre-mer : « Ce type lexical est caractéristique dans l'Hexagone de la frange ouest (Normandie, Vendée, Lauragais, Béarn), d'où il est aussi passé au Québec, en Acadie et en Louisiane, ainsi qu'à La Réunion » (Rézeau 2008 : 466). Il s'agit donc d'une lexie combinant restriction diatopique et diastratique au départ, qui dans les français expatriés s'est affranchie de l'une comme de l'autre pour devenir une unité lexicale commune et neutre ; en somme, un cas typique de réallocation diasystémique.
- *ben tiens !* loc. excl. « (exprime un acquiescement ou l'incrédulité) » (Pauleau 2007). – Ce pragmatème est attesté en N.-C. tout comme au Canada (le plus souvent avec palatalisation, *ben quin* ; v. ILQ, qui l'a relevé dans cinq sources dont GPFC 1930). Faute de documentation ancienne, il est très difficile de dresser l'historique de cet emploi. Dans Frantext, la séquence *ben tiens* n'apparaît qu'à partir de 1972 (B. Blier, *Les Valseuses*) et n'est attestée qu'une douzaine de fois, ce qui suggère de fortes restrictions diasystémiques (le tour est certainement beaucoup plus courant à l'oral qu'à l'écrit). Quoi qu'il en soit, sa fréquence dans le discours oral en métropole nous semble inférieure à celle qu'elle peut atteindre au Canada et en N.-C.

² On peut comparer, à l'échelle de la Romania, avec l'exportation du latin en Sardaigne d'une part et en Dacie d'autre part, à quelques siècles de distance (v. Lausberg 1993, 92, § 31).

- *calice* interj. « (exprime la surprise) » (Pauleau 2007). – Le français québécois fait un grand usage de mots issus du vocabulaire religieux (*criss, tabarnak, hostie, viarge, ciboire, sacrement, calvaire*) ; le mot *calice* (prononcé – et le plus souvent écrit – *câlisse*) n’y échappe pas. Il est difficile de savoir si cet usage remonte à l’époque coloniale, faute de documentation ancienne ; l’existence de *calice* en N.-C. pourrait n’illustrer qu’un simple cas de polygénése (il est en effet assez banal que des mots issus d’un vocabulaire considéré comme sacré soient justement détournés pour devenir des jurons : l’espagnol dit *hostia*, l’italien dit *madonna*, le français général connaît *Dieu* et *doux Jésus*, etc.).
- *douille* n. f. « réprimande ; correction » (Pauleau 2007, Rézeau 2008). – Connue en un seul point d’enquête de l’ALEC (point 154, Îles-de-la-Madeleine, politiquement québécois mais linguistiquement acadien), question 1844 (‘Réprimande’ : « On dit : “donner sa douille à quelqu’un” »). Il s’agirait selon Rézeau 2008 d’un usage issu de l’argot vieilli *douille* « paiement, règlement d’un compte, d’une facture, d’un dû », attesté dp. av. 1827 dans Esnault 1965. Sa présence (isolée) aux Îles-de-la-Madeleine ne laisse pas d’être étonnante, mais il est mieux attesté en Louisiane : *douille* n. f. « volée de coups » (attesté de Ditchy 1932 à Valdman / Rottet 2010), où la présence de diastratismes français du XIX^e s. est moins surprenante, ce territoire ayant conservé des liens avec la métropole jusqu’à la guerre de Sécession.
- *fouiller* v. tr. « chercher (qch ou qn) » (Pauleau 2007, Rézeau 2008). – Emploi dont on trouve des traces en français du 16^e (v. Chaudenson 1974, 766-767 citant Huguet) mais qui n’a jamais réussi à s’installer dans la norme, malgré sa vaste diffusion outre-mer : bien attesté en Louisiane (Thibault 2015a : 167), dans les Antilles (*ibid.*) et dans l’Océan Indien (Chaudenson 1974, *ibid.*) à partir du français général *fouiller la terre* (TLF). En référence aux pommes de terre (contexte à partir duquel on peut imaginer que le verbe a étendu son sémantisme à toutes sortes de COD), l’emploi est déjà attesté en 1722 dans les récits de voyage du Père Labat.³
- *gaulette* n. f. « piquet, perche » (Rézeau 2008). – Type lexical originaire de métropole (FEW 17, 495b, *WALU) mais qui semble ne s’être vraiment répandu que dans les usages ultra-marins (v. Nallatamby 1995, Beniamino 1996, Telchid 1997, Bavoux 2000) ; et ce, depuis le milieu du XVII^e siècle déjà, comme le confirment les citations de Du Tertre (1654) puis du Père Labat (1722) dans Chaudenson 1974 : 774 et Rézeau 2008 : 504. Encore une fois, le lexique de N.-C. semble avoir hérité d’un type lexical typiquement ‘expatrié’.
- *là* adv. « (pour marquer l’insistance) » (Pauleau 2007, Rézeau 2008). – L’emploi de la particule *là* pour marquer l’insistance, évidemment possible en métropole, affiche une fréquence particulièrement élevée en français de N.-C., d’Afrique subsaharienne (IFA 1983) et du Québec (La Follette 1969, 111 ; Poirier 1979, 418 ; v. ILQ pour un relevé exhaustif des nombreuses études sur *là* en franco-québécois). On semble avoir affaire ici à une tendance inhérente au français parlé, mais qui a profité de l’absence de carcan normatif dans les sociétés d’outre-mer pour s’épanouir et développer de nouveaux emplois discursifs. Dans les créoles français, la particule *la* est pluri-fonctionnelle (voir entre autres Valdman 2007).
- *linge* n. m. « vêtement(s) » (Pauleau 2007). – Cas classique de diastratisme, traité dans Thibault 2008a : 124-125 ; v. aussi Chaudenson 1974 : 790.
- *rester* v. intr. « habiter » (Pauleau 2007, Rézeau 2008). – Diastratisme de grande extension dans l’espace francophone européen, dont l’aire a rétréci au fil des siècles suite à la pression puriste (v. DRF s.v. *rester*) mais qui survit dans tous les créoles français ainsi que dans les français d’Amérique et des Antilles (Telchid 1997). Sa présence en N.-C. n’étonne guère.
- *tatawiner* v. intr. « discourir dans le but de circonvenir son interlocuteur » ; équivalent hexagonal : *baratiner* (Pauleau 2007). – Le français québécois connaît un type *tataouiner* v. intr. « tergiverser, hésiter avant de prendre une décision » (DQA 1992). Du point de vue formel, les deux mots sont identiques (les graphies correspondant exactement à la même prononciation). Du point de vue sémantique, les deux partagent plusieurs sèmes (action itérative, axiologie péjorative, comportement marqué par l’hésitation), ce qui fait qu’on peut très bien dire dans les deux variétés : « arrêté de tataouiner/tatawiner, viens-en au fait » à quelqu’un qui tourne autour du pot, par exemple. La coïncidence est troublante. Il n’y a aucune trace de ce type lexical dans le reste de la francophonie, parlars galloromans y compris (ø FEW Index). Le mot québécois n’est attesté que depuis 1973 (ce qui est extrêmement récent), dans un roman de Réjean Ducharme, *L’hiver de force*, cité dans Seutin *et al.* (1982 : 2261) : « Sous nos yeux dilatés, braqués sur elle [...] elle tataouine les leviers, elle zigonne les pédales, elle s’agite, elle s’énerve. » On aura remarqué qu’ici l’emploi est transitif direct ; bien qu’il puisse s’agir d’une fantaisie de l’auteur (ce qui chez lui ne serait pas surprenant), on perçoit bien le lien sémantique entre ce qui semble être ici le sens de « tâter, tripoter, manipuler » et le sens généralement attesté, celui de « tergiverser ». Ce mot doit être mis en rapport avec deux autres québécoisismes, *tâtin(n)er* v. intr. « lambiner, traîner » (dp. 1947, G. Guèvremont citée dans Seutin *et al.* 1982 : 2261-2262) et *tâtiller* v. intr. « tâtonner » (dp. Clapin 1894, v. ILQ), aujourd’hui désuets. Ces deux dernières formes sont des héritages galloromans, bien répertoriés dans de nombreux parlars (v. FEW 13, I, 141, *TAXITARE) : nous avons évidemment affaire à la famille, protéiforme, à laquelle appartient le français *tâtillonner*. Il semble raisonnable d’y rattacher *tataouiner*, comme le propose le Grand Robert s.v. *tataouiner*, qui évoque en outre le type lexical *ouïner* v. intr. « pleurnicher » pour expliquer la deuxième partie du verbe (v. FEW 14, 649, WIN- pour de très nombreuses attestations du type lexical dans la plus grande partie des parlars d’oïl). Ce dernier est bel et bien attesté en franco-québécois mais avec le sens de « hennir » (v. Clapin 1894, Dionne 1909, etc.). On pourrait aussi évoquer un croisement avec *taouin* adj., n. « idiot » (v. ILQ), bien connu aujourd’hui au Québec

³ « Telles qu’elles soient [les patates] elles veulent une terre légère et sablonneuse ; elles demandent de la pluie quand on les plante et puis de la chaleur et un temps sec jusqu’à ce qu’on les lève ou, pour parler le langage des Îles, jusqu’à ce qu’on les **fouille**, car effectivement il faut fouiller la terre avec la houe pour les trouver. [...] C’est le pain ordinaire et presque la seule chose que l’on donne aux nègres à Saint-Domingue et dans les îles anglaises. A l’heure du dîner le commandant les conduit à la pièce de patates et leur en laisse **fouiller** à chacun sa provision pour toute la journée. » (Labat 1931 : I, 277-276).

(enquêtes personnelles), mais le sémantisme de *tataouiner* n'implique pas nécessairement l'idiotie. La faible (et très récente) représentation dans les sources (primaires ou secondaires) de *tataouiner* pointe vers un usage probablement assez local à la base, s'étant soudainement diffusé dans l'ensemble de la population québécoise, peut-être à partir des médias et/ou de la littérature.

La présence d'un type lexical très proche en N.-C. peut s'expliquer (en théorie) de plusieurs manières :

A. Cas de monogénèse. A.1. diatopisme/diastratisme venu directement de métropole ; A.2. diatopisme/diastratisme arrivé en N.-C. par l'entremise d'expatriés (venus des Antilles, d'Afrique ou de l'Océan Indien) ; A.3. diatopisme/diastratisme diffusé très récemment par des locuteurs franco-québécois en N.-C. (ou par des Néo-Calédoniens au Québec). Pour des raisons extralinguistiques, cette dernière hypothèse est de loin la plus faible (il n'y a guère de contact entre les deux territoires, et en tout état de cause, s'il y en a, le phénomène est très récent). Les hypothèses A1 et A2 ont ceci de faible que l'on ne trouve aucune documentation écrite pour les appuyer.

B. Cas de polygénèse (c'est-à-dire que les deux régiolectes l'auraient créé indépendamment l'un de l'autre). S'il est vrai que le radical de *tâtillonner* est commun à toutes les variétés de français, le redoublement de *ta-* combiné à la finale *-ouiner* ne peuvent guère se retrouver par hasard dans un même néologisme (il s'agirait d'une énorme coïncidence). L'hypothèse de la polygénèse n'est donc pas très convaincante.

Dans l'attente de données complémentaires, on considérera donc que les hypothèses A1 et A2 sont les moins invraisemblables.⁴

4.2.2. Diastratismes phonétiques

4.2.2.1. Chute de la consonne finale

- *autres (nous -, vous -, eux -)*. (« Norme phonétique : Prononcé sans le [r] final et avec un “o ouvert”. » Pauleau 2007). – La chute du *-r* dans les groupes consonantiques en position finale de mot est générale dans la plupart des variétés de français populaire non-méridional (c'est-à-dire celles qui ne prononcent pas le schwa) et on ne s'étonnera guère de la retrouver dans ces pronoms personnels (le critère de la haute fréquence contribue d'ailleurs à renforcer de tels phénomènes d'érosion phonétique) ; elle atteste simplement du caractère populaire du français néo-calédonien. Les français d'Amérique, tout comme les créoles, connaissent le même phénomène (mais là où le laurentien et l'acadien ont un [o] fermé, celui des Antillais et des Néo-Calédoniens est ouvert).
- *baptiste ! interj.* (« exprime la surprise »). (« La consonne finale est souvent élidée : [bâtis]. » Pauleau 2007). – Le groupe consonantique final [-st] se prononce systématiquement [s] dans les français d'Amérique ; le phénomène est aussi attesté dans les créoles (cf. par ex. Confiant 2007 : 170-171 s.v. *batis* 1 et 2), et bien sûr aussi en français populaire de métropole : « A la finale des mots savants en *-iste, isme* [...], la prononciation vulgaire tend depuis la révolution surtout à assimiler *t* ou *m* au *s* (formes *artisse, journalisse*, pour *artiste, journaliste*, et aussi *rhumatisse* pour *rhumatisme, catéchisse* pour *catéchisme* déjà attesté chez Vadé au milieu du XVIII^e siècle). » (Bourciez 1967 : 163).

4.2.2.2. Maintien de la prononciation du *-t* final

Le maintien du *-t* final dans la prononciation est une hypercorrection originaire de l'Ouest français :

« [...] le maintien du *-t* final, accordé à l'orthographe et au jugement des lettrés et prévenant la disparition d'oppositions morphologiques entre singulier et pluriel, aura paru comme un trait digne d'une langue choisie et donc souhaitable à des milieux sociaux soucieux de se distinguer du commun. Il a ainsi gardé une certaine régularité et une fréquence d'usage qui lui ont donné une stabilité dans les couches sociales dominantes de la France de l'Ouest et même un rayonnement, dans les parlers populaires de cette région, limité à des zones rurales sous la dépendance étroite de quelques villes, mais beaucoup moins restreint dans le milieu des émigrants vers la France d'outre-mer qui ont modelé leur usage linguistique sur celui du français et particulièrement, pour quelques traits, sur le français régional de l'Ouest. » (Chauveau 2009 : 89).

Sa présence dans les français d'Amérique ainsi que dans la plupart des créoles est un clair héritage de l'Ouest français de l'époque coloniale. En N.-C., ce trait n'est évidemment pas venu directement de métropole à époque récente, mais aura été introduit par des expatriés originaires de zones où il s'était maintenu, en particulier de l'Océan Indien.

- *bout* n. m. « cordage » (« le ‘t’ final se prononce » Pauleau 2007). – Pour les français d'Amérique, cf. les innombrables attestations de la forme graphique *boutte* dans l'ILQ ; pour les créoles atlantiques, v. entre autres Valdman 1998 et 2007, Ludwig *et al.* 2002, Confiant 2007 (tous s.v. *bout*). Pour l'Océan Indien, v. Chaudenson 1974 : 713 (selon qui la prononciation du *-t* est « d'origine dialectale » alors qu'elle est clairement d'origine française, les patois l'ayant seulement emprunté au français de l'Ouest ; v. Chauveau 2009).
- *canote* n. m. (« graphie reflétant la prononciation traditionnelle du terme chez les gens de mer (et dans les îles, ainsi à la Réunion et à Madagascar [...]) » Rézeau 2008). – Prononciation aujourd'hui désuète en franco-québécois, mais

⁴ On trouve sur quelques sites internet (comme Wikipédia) une allusion au toponyme *Tataouine*, nom d'une petite ville tunisienne qui aurait donné naissance à l'expression *aller à Tataouine-les-Bains* loc. verb. « aller se perdre au bout du monde », mais le verbe québécois ne peut en aucune manière remonter à ce toponyme, pour des raisons d'abord sémantiques (« tergiverser » n'est pas un équivalent de « aller se perdre au bout du monde »), documentaires (l'expression *aller à Tataouine-les-Bains* est totalement inconnue au Québec) et extralinguistiques (la Tunisie n'est pas un ancien protectorat québécois !).

attestée à date ancienne (v. ILQ s.v. *canote, canotte*). Pour les créoles atlantiques, v. Ludwig *et al.* 2002 s.v. *kannòt*, Confiant 2007 s.v. *kannot*, Valdman 2007 s.v. *kannòt*. Pour l’Océan Indien, v. Chaudenson 1974 : 720-721. – V. encore FEW 20, 60b, CANÁOA pour une forme graphique (*canotte*) attestant du maintien de *-t* final à Boulogne-sur-Mer et à Nantes.

4.3. Diastratismes lexicaux plus récents

L’un des traits les plus caractéristiques du français de Nouvelle-Calédonie réside dans sa propension à neutraliser des mots réputés très populaires, voire vulgaires, en métropole. Or, plusieurs de ces mots d’un usage très fréquent en N.-C. s’avèrent très peu typiques des français d’Amérique (nous voulons parler ici des variétés rurales traditionnelles, peu touchées par le français d’Europe). Il est permis d’y voir une conséquence directe de l’écart temporel qui sépare la colonisation de la Nouvelle-France de celle de la Nouvelle-Calédonie. Les types lexicaux listés ci-dessous, représentatifs de ce cas de figure, sont à peu près inconnus (du moins avec ces sémantismes) des locuteurs de franco-qubécois traditionnel (ils sont d’ailleurs presque tous entièrement absents de l’index de l’ALEC) :

- *astiquer* « battre, frapper » (Pauleau 2007, Rézeau 2008). – ø ALEC avec ce sens.
- *barrer* « partir, s’en aller (= fr. pop. *se barrer*) » (Pauleau 2007, Rézeau 2008). – ø ALEC avec ce sens.
- *bouffer* (*se -*) *la gueule* loc. verb. « s’embrasser avec la langue » (Pauleau 2007). – ø ALEC.
- *con* (*mon -*) loc. nom. m. « (terme d’adresse) » (Pauleau 2007). – ø ALEC.
- *couille* n. f. [entre deux de nombreuses locutions : *barrer en couilles, ma couille, les couilles à la main*] (Pauleau 2007). – Seulement deux points dans l’ALEC pour le simple (points 39 et 43, question 2135) ; quant aux locutions, elles sont inconnues.
- *enculé* n. m. « (terme appréciatif ; familier, amical, voire affectueux) » (Pauleau 2007 ; Rézeau 2008). – ø ALEC.
- *mec* n. m. « homme » (Pauleau 2007, Rézeau 2008). – ø ALEC.
- *peau* (*[ne] valoir que -*) loc. verb. « ne rien valoir », *bon à peau* « bon à rien », *on voit peau* « on voit rien » (Pauleau 2007, Rézeau 2008). – ø ALEC.

5. ANGLICISMES COMMUNS AVEC LES FRANÇAIS D’AMÉRIQUE

Les mêmes causes produisant les mêmes effets, le contact avec l’anglais (d’Amérique d’une part, d’Australie d’autre part) et le grand éloignement de la France métropolitaine ont provoqué l’apparition de nombreux emprunts, dont certains sont communs aux deux territoires. Les français expatriés ne sont donc pas seulement sujets aux réallocations diasystémiques des variantes et au maintien de types devenus désuets en métropole : ils sont aussi plus susceptibles d’être influencés par des langues en contact.

- *batterie* n. f. « pile » (Pauleau 2007). – Pour le Québec, v. entre autres DQA 1992. De l’anglais *battery* n. « an apparatus consisting of a series of cells, each containing the essentials for producing voltaic electricity, connected together ; also used of any such apparatus for producing voltaic electricity, whether of one cell or more » (OED 1989 s.v. *battery* III, 10).
- *carport, car-port* n. m. « abri pour les voitures, adossé à une maison » (Pauleau 2007, Rézeau 2008). – Pour le Québec, v. entre autres Bélisle 1979. De l’anglais *carport* n. « a roofed, open-sided or open-fronted shelter for a car, usually adjoining or attached to a house » (OED s.v. *car*, Compounds).
- *coaltar* n. m. « goudron routier, bitume, asphalte » (Pauleau 2007, Rézeau 2008). – Pour le Québec, v. DQA 1992 s.v. *caltor, coltar* ou *coaltor*. De l’anglais *coaltar* n. « a form of tar produced by distilling bituminous coal, used as a sealant and preservative and in antiseptic skin preparations, and as a source of organic chemicals » (OED 1989 s.v. *coaltar*). Il convient toutefois de noter que le mot a connu une évolution sémantique en N.-C. car il s’applique en particulier au bitume dont on recouvre la chaussée (le mot ne s’emploie jamais de cette façon en franco-qubécois ; il désigne plutôt la matière dont on imprègne une surface pour l’imperméabiliser, comme par ex. un toit, usage qui doit venir du composé anglais *coaltar pitch* désignant en fait une sorte de poix imperméabilisante).
- *coaltarer* v. tr. « recouvrir de goudron, goudronner » (Pauleau 2007, Rézeau 2008). – Pour le Québec, v. DQA 1992 s.v. *caltorer*. En anglais, *coaltar* ne semble pas pouvoir être utilisé comme verbe (ø OED 1989). En outre, l’évolution sémantique néo-calédonienne notée ci-dessus pour le substantif est aussi valable pour le verbe, qui semble signifier seulement « goudronner, asphalter (la chaussée) » alors qu’en franco-qubécois *caltorer* ne s’applique jamais à l’asphalte des chaussées.
- *coleman* n. f. « glacière », « lampe à pétrole » (aussi *lampe Coleman*) (Pauleau 2007, Rézeau 2008). – Cf. fr.-québ. *coleman* n. m. « marque de réchaud et de lampe-tempête de campeur » (quatre attestations, de 1948 à 1976, dans Seutin *et al.*, p. 742). V. encore FichierTLFQ pour une douzaine d’attestations, de 1945 à nos jours (mais jamais pour le sens de « glacière », qui serait rendu par l’anglicisme *cooler* au Québec). De l’anglais *Coleman* n. « a proprietary name for : any of various items of camping equipment and supplies » (OED s.v. *Coleman* 1). L’article parle essentiellement de *lanterns, lamps* et de *stoves*, mais pas de glacières. Il est cependant très facile de trouver des attestations de *coleman cooler* sur internet.
- *fromage Kraft* loc. nom. m. « fromage industriel de la marque américaine Kraft Foods, présenté habituellement en fines tranches sous un film plastique » (Rézeau 2008). – En fait, au Québec, *fromage Kraft* (v. FichierTLFQ pour des attestations) peut désigner n’importe quel fromage fait par cette entreprise ; celui vendu en fines tranches sous un film plastique est appelé par certains *tranches Kraft*. Absent de la nomenclature de l’OED.

- *grader* n. m. « engin de terrassement, bulldozer » (Pauleau 2007, Rézeau 2008). – Anglicisme bien attesté au Québec (v. ILQ) et en Haïti⁵ (Pompilus 1961, 215). De l’anglais *grader* n. « a machine for ‘grading’ (in various senses) » (OED 1989 s.v. *grader* 2).
- *mop* n. m. (N.-C.), f. (Canada) « balai dont la tête est un ensemble de franges, et que l’on utilise pour laver les sols » (Rézeau 2008). – Québécoïsme emblématique, attesté depuis 1860 (ILQ). Aussi connu en Haïti (Pompilus 1961 : 216 ; le mot y est donné comme masculin, avec le sens de « balai à laver »). De l’anglais *mop* n. « an implement consisting of a stick or pole to which is attached a thick bundle of loose strings, pieces of coarse yarn, etc., or (in later use often) a piece of cloth, sponge, or similar absorbent material, used to soak up liquid in cleaning floors and other surfaces » (OED 1989 s.v. *mop*^f 1a).
- *pouce (faire du –)* loc. verb. « faire de l’auto-stop » (Rézeau 2008). – Attesté au Québec dp. Bélisle 1957 ; calque probable de l’anglais *to thumb* v. intr. « to seek or get (a ride or lift) in a passing vehicle by signalling with one’s thumb the direction in which one hopes to travel (also fig.) ; to signal to (a driver or vehicle) with the thumb » (OED s.v. *thumb*, v., 5).
- *tata* n. m. « geste de salutation de la main », (*faire [un] -*) loc. verb. « saluer de la main » (Pauleau 2007 ; Rézeau 2008). – Attesté au Québec (le simple et la locution verbale) dp. GPFC 1930. De l’anglais *tata* interj. « a nursery expression for ‘Good-bye’ ; now also in gen. colloq. use » (OED 1989 s.v. *tata* A).
- *wharf* n. m. « jetée, plus ou moins perpendiculaire à la côte, en madriers de bois dur » (Rézeau 2008). – Anglicisme d’apparition très sporadique et totalement désuet aujourd’hui en franco-québécois (cinq relevés dans l’ILQ, rien dans FichierTLFQ), ce type lexical est toutefois courant en créole haïtien (v. Valdman 2007 s.v. *waf*^f) et on le rencontre aussi à l’occasion dans la littérature haïtienne (déjà chez A. Innocent, *Mimola ou l’histoire d’une cassette*, 1905 et J. Lhérisson, *Zoune chez sa Ninnaine*, 1906 ; on le relève encore chez Jacques St. Alexis, Jean Métellus et Frankétienne).

6. CONCLUSION

Comme nous l’avions prévu, les deux territoires à l’étude partagent un certain nombre d’archaïsmes, mais ce sont plutôt les innovations qui contribuent à caractériser la nature du français de Nouvelle-Calédonie. Ce dernier n’est pas né du jour au lendemain d’apports démographiques strictement métropolitains ; il s’inscrit – comme une « dernière frontière » – dans un long processus de migrations d’expatriés au sein de l’ex-empire colonial français, lesquels ont élaboré une norme parallèle qui leur est propre – le cas de *pistache* et d’*arachide* en est peut-être l’exemple le plus représentatif. Quant aux diastratismes, un regard attentif permet d’identifier plusieurs vagues successives dans l’exportation du français populaire : les éléments les plus anciens, bien attestés dans les français d’Amérique, n’ont pas réussi à atteindre la Nouvelle-Calédonie ; mais inversement, les argotismes et vulgarismes les plus récents y ont fait souche, jusqu’à se neutraliser, alors qu’ils ne se rencontrent guère au Canada.

⁵ Haïti fut occupé par les Américains de 1915 à 1934 ; un certain nombre d’anglicismes datent de cette époque.

6. Références bibliographiques

- ALEC = DULONG G. & BERGERON G. (1980), *Le Parler populaire du Québec et de ses régions voisines. Atlas linguistique de l'Est du Canada*, Québec : Éditeur officiel du Québec / Office de la langue française. 10 volumes.
- BAVOUX Cl. (2000), *Le français de Madagascar. Contribution à un inventaire des particularités lexicales*, Bruxelles : De Boeck & Larcier / Duculot.
- BDLP = *Banque de données lexicographiques panfrancophones*, 2001-2014, AUF-TLFQ (www.bdlp.org).
- BDLP-Antilles = *Banque de données lexicographiques panfrancophones*, volet « Antilles », 2010, sous la direction d'André Thibault (www.bdlp.org/accueil.asp?base=AN).
- BDLP-NC = *Banque de données lexicographiques panfrancophones*, volet « Nouvelle-Calédonie », 2014, sous la direction de Christine Pauleau (www.bdlp.org/accueil.asp?base=NC).
- BÉLISLE L.-A. (1957), *Dictionnaire général de la langue française au Canada*, Québec : Bélisle éditeur.
- BÉLISLE L.-A. (1979), *Dictionnaire nord-américain de la langue française*, Montréal : Beauchemin.
- BENIAMINO M. (1996), *Le français de la Réunion : Inventaire des particularités lexicales*, Vanves : EDICEF/AUPELF.
- BLONDEAU H. (2011), *Cet 'autres' qui nous distingue : tendances communautaires et parcours individuels dans le système des pronoms en français québécois*, Québec : PUL.
- BOURCIEZ É. et J. (1967), *Phonétique francophone : étude historique*, Paris : Klincksieck.
- CHAUDENSON R. (1974), *Le lexique du parler créole de la Réunion*, Paris : Champion, 2 vol.
- CHAUVEAU J.-P. (2009), « Configurations géolinguistiques et histoire des français expatriés : quelques exemples de consonnes finales », in L. Baronian & Fr. Martineau (dir.), *Le français d'un continent à l'autre. Mélanges offerts à Yves Charles Morin*, Québec : Les Presses de l'Université Laval, 77-92.
- CLAPIN S. (1894), *Dictionnaire canadien-français [...]*, Montréal-Boston : Beauchemin.
- CONFIANT R. (2007), *Dictionnaire créole martiniquais-français*, Matoury (Guyane) : Ibis Rouge.
- DIONNE N.-E. (1909), *Le parler populaire des Canadiens français [...]*, Québec : Laflamme et Proulx imprimeurs.
- DQA 1992 = BOULANGER J.-Cl. (dir.) (1992), *Dictionnaire québécois d'aujourd'hui : langue française, histoire, géographie, culture générale*, Saint-Laurent (Québec) : Dicorobert.
- DRF 2001 = RÉZEAU P. (éd.) (2001), *Dictionnaire des régionalismes de France. Géographie et histoire d'un patrimoine linguistique*, Bruxelles : De Boeck & Larcier / Duculot.
- ESNAULT G. (1965), *Dictionnaire historique des argots français*, Paris : Librairie Larousse.
- FEW = WARTBURG W. von (1922-2003), *Französisches Etymologisches Wörterbuch : eine darstellung des galloromanischen sprachschatzes*, Bonn : Klopp, 1928 ; Leipzig-Berlin : Teubner, 1934 et 1940 ; Basel : Helbing et Lichtenhahn, 1946-1952 ; Basel : Zbinden, 1955-2003 (25 vol.).
- FEW Index = BÜCHI É. (dir.) (2002), *Französisches Etymologisches Wörterbuch, Index*, Nancy : Analyse et Traitement Informatique de la Langue française (ATILF-CNRS).
- FichierTLFQ = fichier lexical en ligne du Trésor de la langue française au Québec, Université Laval, Québec [<http://www.tlfq.ulaval.ca/fichier/>].
- GPFC 1930 = Société du Parler français au Canada (1930), *Glossaire du parler français au Canada*, Québec : L'Action sociale.
- Grand Robert = *Le grand Robert de la langue française*, Paris : Le Robert, 2013 (nouvelle édition numérique, consultable en ligne par abonnement).
- GREVISSE, Maurice & GOOSSE, André (1988), *Le bon usage. Grammaire française*, douzième édition refondue par André Goosse, Bruxelles, Duculot.
- HUGUET = HUGUET E. (1925-1967), *Dictionnaire de la langue française du seizième siècle*, Paris, 7 vol.
- IFA 1983 = Équipe IFA (A.E.L.I.A.), *Inventaire des particularités lexicales du français en Afrique noire*, Montréal-Dakar-Paris : AUPELF, 1983.
- ILQ = *Index lexicologique québécois. Inventaire des mots du français québécois ayant fait l'objet d'un commentaire ou d'une étude depuis 1750 jusqu'à nos jours*, Trésor de la langue française au Québec, Université Laval, Québec [<http://www.tlfq.ulaval.ca/ilq/>].
- LABAT R. P. (1931), *Voyages aux Isles de l'Amérique (Antilles), 1693-1705*, avant-propos de A. T'Serstevens, Paris : Ducharte.
- LA FOLLETTE J. A. (1969), *Étude linguistique de quatre contes folkloriques du Canada français. Morphologie et syntaxe*, Québec : PUL.
- LAUSBERG H. (1993), *Lingüística románica*, t. I : *Fonética*, Madrid : Gredos.
- LUDWIG R., MONTBRAND D., POULLET H. & TELCHID S. (2002), *Dictionnaire créole français, Avec un abrégé de grammaire créole et un lexique français-créole*, s.l. : Servedit/Éditions Jator.
- NALLATAMBY P. (1995), *Mille mots du français mauricien : Réalités lexicales et francophonie à l'île Maurice*, Paris : C.I.L.F.
- NDIAYE-CORRÉARD G. (dir.) (2006), *Les Mots du patrimoine : le Sénégal*, par l'équipe IFA-Sénégal, Paris : Éditions des archives contemporaines – Agence universitaire de la Francophonie.

- NPR 2007 = *Le Nouveau Petit Robert. Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française* (2007). Nouvelle édition du Petit Robert de Paul Robert, texte remanié et amplifié sous la direction de Josette Rey-Debove et Alain Rey, Paris : Le Robert.
- OED 1989 = *The Oxford English Dictionary*, Second Edition, prepared by J. A. Simpson and E. S. C. Weiner, 20 vols., Oxford, Clarendon Press.
- POIRIER Cl. (1979), « Créoles à base française, français régionaux et français québécois : éclairages réciproques », *Revue de Linguistique Romane* 43, 400-425.
- POMPILUS P. (1961), *La langue française en Haïti*, Paris : Institut des Hautes Études de l'Amérique latine.
- SEUTIN É. et al. (1979-1982), *Richesses et particularités de la langue écrite au Québec*, Montréal : Université de Montréal.
- SCHAFFER M. (2013), *Analyse phonético-graphique, grammaticale et lexicologique d'un corpus de théâtre cadjun contemporain*. Thèse soutenue à l'Université de Paris-Sorbonne (Paris IV), sous la direction d'André Thibault.
- SIEGEL J. (1985), « Koines and koinéization », *Language in Society* 14, 357-378.
- PAULEAU Chr. (2007a), *Mots de Nouvelle-Calédonie, éléments de recherche sociolinguistique sur le français calédonien : inventaire lexicographique polylectal. Tome I. [Langue courante]*, Nouméa : SCEREN-CDP Nouvelle-Calédonie.
- PAULEAU Chr. (2007b), *Mots de Nouvelle-Calédonie, éléments de recherche sociolinguistique sur le français calédonien : inventaire lexicographique polylectal, Tome II [Flore et faune]*, Nouméa : Centre de documentation pédagogique de Nouvelle-Calédonie.
- RÉZEAU P. (2008), « Le français de Nouvelle-Calédonie dans les romans policiers d'A.D.G. », in A. Thibault (coord.), *Richesses du français et géographie linguistique*, Bruxelles : De Boeck / Duculot, vol. 2, 453-586.
- TELCHID S. (1997), *Dictionnaire du français régional des Antilles : Guadeloupe, Martinique*, Paris : Bonneton.
- THIBAUT A. (2008a), « Français des Antilles et français d'Amérique : les diatopismes de Joseph Zobel, auteur martiniquais », *Revue de Linguistique Romane* 72, 115-156.
- THIBAUT A. (2008b), « Les régionalismes dans *La Rue Cases-Nègres* (1950) de Joseph Zobel », in A. Thibault (coord.), *Richesses du français et géographie linguistique* (vol. 2), Bruxelles : De Boeck / Duculot.
- THIBAUT A. (2009), « Français d'Amérique et créoles / français des Antilles : nouveaux témoignages », *Revue de Linguistique Romane* 73, 77-137.
- THIBAUT A. (2015a), « Une catégorie de louisianismes méconnue : les antillanimes », in W. Remysen (éd.), *Les français d'ici : du discours d'autorité à la description des normes et des usages*, Québec : PUL (coll. *Les voies du français*), 163-176.
- THIBAUT A. (2015b), « Les antillanimes du français d'Afrique », in P. Blumenthal (éd.), *Dynamique des français africains : entre le culturel et le linguistique. Hommage à Ambroise Jean-Marc Queffélec*, Frankfurt am Main : Peter Lang, 133-167.
- TLF = *Trésor de la Langue Française. Dictionnaire de la langue du XIX^e et du XX^e siècle* (1971-1994), publ. sous la dir. de Paul Imbs (vol. 1-7), puis de Bernard Quemada (vol. 8-16), Paris : Gallimard.
- TOURNEUX H. & BARBOTIN M., avec la collaboration de TANCONS M.-H. (1990), *Dictionnaire pratique du créole de Guadeloupe (Marie-Galante) suivi d'un index français-créole*, Paris : Karthala / A.C.C.T.
- VALDMAN A. (dir.) (1998), *Dictionary of Louisiana Creole*, Bloomington : Indiana University / Creole Institute.
- VALDMAN A. (dir.) (2007), *Haitian Creole-English Bilingual Dictionary*, Bloomington : Indiana University / Creole Institute.
- VALDMAN A. (Senior Editor), ROTTET K. (Associate Editor) (2010), *Dictionary of Louisiana French, As Spoken in Cajun, Creole, and American Indian Communities*, Jackson : University Press of Mississippi.